George Didi-Huberman, Passer, quoi qu'il en coûte

Céline Bertin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/37541>

DOI : 10.4000/critiquedart.37541

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Céline Bertin, « George Didi-Huberman, Passer, quoi qu'il en coûte », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/37541> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.37541>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

George Didi-Huberman, Passer, quoi qu'il en coûte

Céline Bertin

- 1 Associant littérature spécialisée, poésie et art visuel, les Éditions de Minuit publient un ouvrage hybride, à la croisée de plusieurs arts et disciplines. Le livre court, mais ardent, et incontestablement politique, prend place au coeur de l'actualité, celle des migrants et de la déshumanisation progressive de la société vers une haine toujours plus incisive de l'étranger. Le recueil associe un poème, qui ouvre le livre, composé par l'écrivaine grecque Niki Giannari (pages 11 à 21) et publié en version bilingue français-grec intitulé *Des spectres hantent l'Europe*, dont le titre mis au pluriel -non sans hasard- fait directement écho à la phrase inaugurale du Manifeste communiste « Un spectre hante l'Europe », que Marx et Engels avaient désigné comme celui du communisme. La seconde partie de l'ouvrage délivre un texte théorique *Eux qui traversent les murs* formulé par George Didi-Huberman (pages 25 à 88), ainsi qu'une série de onze photographies extraites d'un film documentaire réalisé par la poétesse italienne et Maria Kourkouta dont le titre est identique à celui du poème. Face à la déliquescence d'une Europe qualifiée d'« hospice inhospitalier », Didi-Hubermann fait le choix de puiser dans un passé dont l'effectivité semble accrue aujourd'hui : il fait appel à des auteur-e-s tel-le-s que Hannah Arendt, Walter Benjamin ou bien Jacques Derrida, et pratique, sous forme de ricochet, à un aller-retour entre deux époques qui se toisent du regard. La réminiscence des camps de la seconde guerre mondiale procède à une recontextualisation de la xénophobie qui permet une analyse de l'immigration actuelle et une majoration de concepts philosophiques plus anciens. Les auteur-e-s condamnent ainsi une véritable paranoïa de la société, gangrenée par le voile de l'inquiétude, négligeant alors toute forme de culture et annihilant la notion d'identité, aujourd'hui ostracisée. C'est au moyen d'un titre qui sonne comme un oukase et une mélopée lancinante que les auteur-e-s témoignent d'une endogamie alarmiste et s'attaquent à un sujet épineux dont la pertinence est chaque jour davantage corrosive.